

***De l'œil à l'oreille***  
**Un balado où on aborde les arts visuels sous la forme audio**

**TRANSCRIPTION - Épisode 3 : Aborder l'écriture en arts visuels avec les mentores d'Alentour**

[00:00:06 → 00:02:22]

**Laura** : Bienvenue au balado *De l'œil à l'oreille*. Dans cet épisode, l'AGAVF s'entretient avec Céline Huyghebaert, Emmanuel Choquette et Eunice Bélidor, les mentores du projet *Alentour, accompagnement en écriture des arts visuels*.

Le projet Alentour a pour but d'améliorer les compétences en écriture sur les arts visuels à travers le développement d'habiletés rédactionnelles. Il a été mis en place en 2024 en réponse à plusieurs constats propres aux réalités des communautés artistiques francophones en situation minoritaire. Le discours critique est crucial pour le rayonnement des pratiques artistiques et a un impact important sur les carrières des artistes. On note cependant la faible production de discours critique au sein de la francophonie et l'absence de formation officielle ou universitaire en histoire de l'art ou en études curatoriales en français à l'extérieur du Québec.

Une diversité d'approches et de formes d'écriture critique est désirable et l'AGAVF souhaite accompagner l'épanouissement et la publication de plusieurs plumes dialoguant avec les arts visuels. Le projet permet de pallier au manque de discours, d'assurer un meilleur accès au développement professionnel et ultimement de consolider un bassin d'auteur-rices.

Le projet s'est déployé en deux phases : la première consistait en une série d'ateliers de groupe dans le cadre desquels les mentores se sont déplacées à Sudbury pour animer un atelier à la Galerie du Nouvel-Ontario en lien avec l'exposition *Ellipse* de Dominic Lafontaine, à Winnipeg pour animer un atelier à La Maison des artistes dans le contexte de l'exposition *L'Empremier Live at Beaubassin 1970* de Rémi Belliveau, et à Moncton pour animer un atelier à la Galerie d'art Louise-et-Reuben-Cohen, où l'exposition *Semer les décombres* de Laura St.Pierre était à l'honneur.

La deuxième phase prenait la forme de mentorats individuels pour donner l'occasion à une quinzaine de participant-es d'approfondir leur travail en écriture et les inviter à rédiger des textes qui seront rassemblés dans une publication réalisée par l'AGAVF, à paraître prochainement.

Aujourd'hui au balado, les mentores reviennent sur leur expérience, elles discutent de leur rapport à l'écriture, et déconstruisent certains mythes qui peuvent freiner les élans d'écriture sur les arts visuels. Bonne écoute!

[intro musicale]

[00:02:23 → 00:05:25]

**Elise Anne** : Bonjour, bienvenue à cet épisode du balado *De l'œil à l'oreille*. Mon nom est Elise Anne LaPlante. Je suis codirectrice de l'Association des groupes en arts visuels francophones (AGAVF). Et aujourd'hui, on accueille Eunice Bélidor, Céline Huyghebaert et

Emmanuel Choquette qui sont les trois mentores du projet *Alentour, accompagnement en écriture des arts visuels*, un projet que l'AGAVF mène depuis presque un an.

Donc à l'automne 2024, une première phase du projet a proposé des ateliers de groupe avec chacune des mentores, des ateliers où les participant-es exploraient des exercices pour développer leur capacité d'écriture en relation aux arts visuels. Près d'une quarantaine de participant-es ont suivi des ateliers avec chacune des mentores – des ateliers qui ont eu lieu en ligne, mais aussi en présentiel dans trois communautés francophones en situation minoritaire. Céline s'est rendue à Sudbury, Eunice à Winnipeg et Emmanuel à Moncton. On aura la chance justement aujourd'hui d'entendre un peu plus sur leurs expériences.

Et puis, le projet s'est poursuivi avec une deuxième phase à l'hiver où une quinzaine de participant-es ont été accompagné-es de manière individuelle par les mentores pour réaliser et vraiment mener à terme des textes prêts à être publiés. Et justement, c'est ce qui nous attend, l'AGAVF publiera une publication imprimée et numérique qui rassemblera les textes réalisés dans le cadre du projet Alentour.

Alors aujourd'hui, on se retrouve pour recevoir les récits échangés sur vos expériences à vous trois à titre de mentores, vos visites dans les communautés, etc. Mais aussi pour réfléchir ensemble à l'importance de l'écriture en arts visuels, au rôle que joue l'écriture dans l'écosystème des arts visuels. Donc, une belle conversation nous attend.

J'aimerais vous inviter en premier lieu à vous présenter chacune, nous dire un peu qui vous êtes, puis nous dire votre relation à l'écriture. Peut-être qu'on peut commencer avec toi, Emmanuelle.

[00:05:25 → 00:06:15]

**Emmanuelle** : Oui, bonjour. Donc, moi je suis autrice, travailleuse culturelle, commissaire indépendante, fortement impliquée dans le milieu des centres d'artistes depuis plusieurs années. Je le mentionne parce que ça fait quand même partie de mon parcours. Ça a une grande influence sur ma manière de travailler de façon collaborative. C'est aussi de cette manière-là que j'approche l'écriture. Pour moi, c'est très important la proximité avec la pratique, mais aussi le dialogue constant avec les artistes. C'est un peu mon approche qui regroupe tous les différents chapeaux que je peux porter dans le milieu des arts visuels.

[00:06:16 → 00:06:38]

**Elise Anne** : Merci. Puis, je pense que déjà, tu nommes : c'est quelque chose de porter plusieurs chapeaux. Je pense que chacune, vous en portez plusieurs. Moi-même aussi, étant aussi commissaire et autrice, donc, c'est une des raisons que cette conversation m'emballait particulièrement aujourd'hui. Céline, on peut continuer avec toi. Je sais que tu as des chapeaux différents aussi.

[00:06:39 → 00:07:46]

**Céline** : Oui, alors, moi, je suis principalement artiste visuelle et autrice, travailleuse culturelle et réviseuse aussi, à côté de ma pratique artistique. Dans ma pratique, vraiment, le texte et l'image se mélangent, sont toujours en relation, et donc c'est assez naturel pour moi de produire des textes en dialogue avec les œuvres d'autres artistes, souvent à travers des invitations pour écrire des textes d'exposition ou pour écrire dans des catalogues, ou dans

des monographies. J'écris un peu moins pour des revues parce que j'explore souvent des formes un peu plus littéraires, hybrides, et que les revues d'art cherchent souvent des textes assez formatés dans lesquels mon écriture rentre moins.

[00:07:46 → 00:08:10]

**Elise Anne** : Toi aussi, tu nommes quelque chose qui a été important dans le projet Alentour, c'était justement de faire de l'espace et d'accueillir différentes formes d'écriture, donc pas seulement les textes plus classiques, plus traditionnels, mais de faire un effort d'explorer d'autres approches de l'écriture. Puis on aura certainement l'occasion d'en reparler. Mais avant, eunice, je t'invite à te présenter.

[00:08:10 → 00:09:51]

**eunice** : Merci. Moi, je suis aussi commissaire indépendante, autrice et chercheuse. Puis en fait, je fais beaucoup de recherches curatoriales. Je cherche à développer ma pratique curatoriale, mais aussi à étendre le champ de connaissances de c'est quoi le commissariat d'exposition. Puis ça, je le fais à travers l'écriture.

Puisque c'est un travail de recherche, ça me permet d'avoir un type d'écriture qui est quand même assez hybride. J'ai quand même une formation classique d'histoire de l'art qui me permet d'avoir ce genre d'écriture-là. Mais à travers ma recherche curatoriale, puisque c'est quelque chose qui n'est pas académique, mais qui n'est pas non plus artistique, je trouve que ça tombe dans un flou qui me permet d'écrire d'une manière un peu plus alternative. C'est à partir de ma recherche que je me permets de traduire mes découvertes par l'écriture. J'écris surtout dans des publications artistiques, mais j'ai quand même eu le privilège d'être invitée à écrire pour des publications dans une forme qui est unique pour la publication et aussi pour moi.

Donc, dans le cadre des ateliers qu'on a donnés, j'ai vraiment essayé de puiser dans cette chance pour que plusieurs personnes se laissent aller à avoir une écriture qui est différente que celle qui est un peu attendue de notre milieu.

[00:09:52 → 00:10:12]

**Elise Anne** : Peut-être qu'on pourrait commencer justement par vous entendre sur vos... lorsque vous vous êtes déplacées, vous avez fait le séjour dans une des communautés. etc. – racontez-nous un peu comment vous l'avez vécu, comment ça s'est passé, soit offrir l'atelier, mais les autres découvertes que vous avez peut-être faites pendant votre séjour.

[00:10:13 → 00:12:29]

**eunice** : Dans le fond, moi, j'ai évidemment beaucoup aimé mon expérience parce que ça m'a fait aller à Winnipeg pour la première fois. Puis ça m'a fait aussi découvrir... la ville de Winnipeg qui... La plupart des personnes que je connais qui y sont allées ou qui y vivent ne vont pas nécessairement à Saint-Boniface. Donc, ça m'a aussi permis de connaître un peu la géographie canadienne de la francophonie puis du monde plus anglophone au Canada. Donc, ça, c'est vraiment quelque chose que j'ai apprécié.

J'ai aussi eu l'opportunité de faire une visite d'atelier avec un artiste, avec qui j'avais travaillé et on avait participé à un jury ensemble, mais le jury était en ligne. L'artiste, il est basé à Winnipeg, donc on a vraiment eu l'opportunité de se rencontrer en personne puis

d'apprendre à se connaître puis d'approfondir une relation comme commissaire artiste. Cet artiste-là a aussi participé à l'atelier, donc c'était l'un d'avoir ce côté un peu plus intime avec un des participants et ça a aussi permis aux autres membres de l'atelier de sentir cette aise pendant qu'on faisait l'atelier.

On était à peu près une dizaine, incluant l'équipe de La Maison des artistes. Ça a vraiment été une expérience super intéressante parce que dans l'atelier que j'ai fait, il y avait l'exposition de l'artiste Rémi Belliveau. J'ai donc décidé d'orienter tout mon atelier autour de l'exposition puis autour de l'artiste, mais c'est le matin-même que j'ai su que l'artiste allait participer à l'atelier aussi. [rires] Ça aussi, ça a été une expérience que j'ai trouvée quand même chouette. Je sens que je n'aurais pas nécessairement pu donner l'atelier de cette façon-là si j'étais restée à Montréal ou si l'atelier avait été en ligne, par exemple. Donc, pour moi, le fait que j'étais un peu "touriste" dans mon pays puis que je pouvais incarner un autre rôle dans une autre ville, ça a amélioré aussi mon expérience comme mentore de l'atelier.

[00:12:31 → 00:15:32]

**Emmanuelle** : De mon côté, moi j'ai eu l'opportunité de me rendre à Moncton. Ce n'était pas la première fois, en fait, c'était la troisième fois et les trois fois que j'ai pu me rendre à Moncton, c'était grâce à l'AGAVF, dans différents contextes.

C'est un concours de circonstances qui a fait que finalement, je suis retournée à Moncton, mais j'ai apprécié ça parce que je trouve que c'est une communauté qui gagne à être connue, évidemment, comme toutes les communautés francophones au Canada. Mais on se sent très vite accueillies à Moncton. Puis, on dirait que de maintenir ce lien-là, j'ai senti que ça m'offrait peut-être un petit peu plus d'aisance pour offrir un atelier qui pouvait mettre un peu à défi les gens qui participaient.

J'ai aussi eu la chance de faire quelques visites d'atelier au Centre culturel Aberdeen et de découvrir le Projet Borgitte, qui est une résidence d'artistes à Cap-Pelé, un projet émergent vraiment fascinant qui permet une super immersion dans un contexte un peu plus rural, à l'extérieur de Moncton. Donc, ça, c'est sûr que ça a participé à la richesse de l'expérience.

Comme eunice, j'avais aussi l'opportunité de travailler juste à côté de l'exposition qui faisait l'objet de mon atelier. Donc, on s'est plongé-es dans l'exposition en cours puis on a vraiment travaillé avec les œuvres qui étaient présentées. Les participant-es se sont vraiment immergé-es dans l'exposition. On a pris beaucoup de temps pour l'observer avec différents exercices d'observation puis de porter son attention sur des choses sur lesquelles on passe un peu vite parfois.

Donc, dans le fond, c'est ça. J'ai trouvé que c'était un contexte vraiment propice à prendre le temps d'écrire avec les œuvres, de les côtoyer, d'être vraiment assis-es par terre dans la salle avec son calepin. J'avais aussi demandé aux participant-es de ne pas utiliser leur ordinateur pour écrire, de vraiment revenir aux gestes, d'écrire sur le papier avec le crayon, mais aussi de dessiner, de faire des schémas, de se laisser aller dans une forme qui n'est pas déjà formatée dans une page d'écriture. Ça a été un petit peu la prémisse puis je pense que ça s'est super bien déroulé.

[00:15:35 → 00:20:52]

**Céline** : Moi, je suis allée à Sudbury. C'était la première fois que j'allais à Sudbury. C'est la première fois que j'allais dans le nord de l'Ontario, en fait. J'étais vraiment contente de découvrir cette ville puis le milieu artistique que je ne connaissais pas du tout. Je n'avais pas pris la mesure de l'éloignement de l'Ontario. Évidemment, c'est con, mais j'étais vraiment surprise qu'il n'y ait pas de vol direct ou de train direct entre Montréal et Sudbury. Je trouve que ça rappelle aussi toute l'importance, justement, de se déplacer ou de créer des moments vraiment physiques de rencontre. Comme disait eunice, je pense qu'il ne se serait pas passé la même chose si on avait fait ça seulement en visioconférence. Déjà, je n'aurais pas rencontré les artistes que j'ai rencontré-es. Et puis, je pense que ça crée aussi des occasions de rencontres à l'intérieur de la communauté artistique.

Il y a quand même des gens qui se sont déplacés d'assez loin pour venir participer à l'atelier. Donc, c'était chouette aussi. Pendant mon séjour, j'ai fait une visite d'atelier, j'ai rencontré l'artiste Dunstan Topp qui nous a fait visiter vraiment très généreusement son atelier de céramique. Donc, c'est un atelier collectif avec des artistes, mais aussi des artisan-es qui partagent le local. C'est très chaleureux. Il nous a montré son travail en cours – il travaillait à ce moment-là sur une série de vases et de plaques en céramique sur lesquelles il imprime en sérigraphie avec un jeu de superposition de textes et d'images. Et il utilise le raku, une technique de cuisson japonaise qui va entraîner des fissurations de la céramique à cause du choc thermique. C'était super de découvrir son travail et de le découvrir, de découvrir le processus en train de se faire. On a eu aussi beaucoup de discussions sur le milieu alternatif à Sudbury, dans la région. Puis là, malheureusement, je n'ai pas retenu tout ce qu'ils me nommaient — les artistes qu'ils me nommaient, les lieux, etc. — mais ça m'a donné envie de revenir pour explorer aussi cet espace-là dont je n'avais jamais entendu parler parce que les milieux alternatifs s'exportent très peu dans le discours officiel. Donc, voilà.

Puis, l'atelier a eu lieu à la Galerie du Nouvel-Ontario pendant l'exposition de Dominic Lafontaine. Pareil, comme le disaient eunice et Emmanuelle, c'était vraiment intéressant de pouvoir donner l'atelier d'écriture dans l'espace d'exposition. Moi j'avais proposé des expériences et des exercices en dialogue avec l'exposition intitulée *Ellipse*, de Dominic Lafontaine, où l'artiste explorait de manière très mathématique avec des jeux de réflexion de lumière et de spirales sculpturales dans la salle.

Puis, j'ai eu envie aussi de proposer une deuxième œuvre. C'était une œuvre vidéo que les participant-es pouvaient regarder sur un ordinateur qui était dans la salle et qui explorait une autre forme d'ellipse, une ellipse temporelle. Et c'était une vidéo du collectif JuJe – J-U-J-E pour celles et ceux qui veulent faire leur recherche. Donc, c'est un collectif qui est composé des artistes Julie René de Cotret et Jefferson Campbell Cooper. L'œuvre est une vidéo qui s'appelle *Rock Extraction*. C'est une vidéo très, très courte, où on voit une grande roche en carton, immobile, posée sur une remorque, puis retenue par une chaîne, mais on ne sait pas à quoi la chaîne est accrochée. Et puis, on entend un bruit de moteur et d'un coup, la chaîne se tend et la roche est entraînée avec la traction de la chaîne et s'écroule bruyamment sur le sol. Et donc, c'est une vidéo qui dénonce l'extraction minière dans la région. Pour moi, c'est une vidéo qui est importante aussi d'un point de vue politique, mais je trouvais que ça faisait aussi écho d'avoir un collectif dans l'atelier parce que j'ai proposé beaucoup d'exercices qui

impliquaient un dialogue ou une co-écriture entre les participant-es et donc, je trouvais ça intéressant de les amener à écrire aussi sur quelque chose qui a été fait à plusieurs.

[00:20:54 → 00:22:28]

**eunice** : Moi j'aimerais rebondir sur un truc qu'Emmanuelle a mentionné un peu plus tôt qui était de faire écrire à la main. Je trouve ça super intéressant parce que c'est toujours quelque chose que je demande quand je fais l'atelier en ligne parce qu'évidemment, les gens sont assis devant leur ordi donc c'est facile de rester toujours sur l'écran. Mais pour moi, se détacher de l'écran c'est aussi quelque chose qui favorise un autre style d'écriture parce que quand tu écris sur un ordi, tu peux voir ton erreur instantanément, donc tu vas corriger ta faute et tu vas revenir plus facilement. Le “*flow*” va être différent tandis que quand tu écris à la main, l'écriture ne se fait pas de la même façon. Je trouve que c'est une stratégie super intéressante et je suis contente de savoir que tu l'as employée aussi dans ton atelier.

Un truc que tu disais, Céline, par rapport à rencontrer des milieux plus alternatifs, ça c'est, je pense, aussi le bénéfice d'avoir eu à se déplacer pour l'atelier parce que – on va y revenir plus tard quand on parlera de l'importance de l'écriture mais – c'est qu'on n'a pas toujours accès à des particularités régionales dont on peut vraiment juste profiter en étant sur place. J'ai trouvé que l'avantage de l'atelier c'est que ça nous donnait un contexte pour entrer dans ces milieux-là. J'ai trouvé que c'était quelque chose qui était vraiment intéressant puis important du déplacement pour faire ce travail-là.

[00:22:28 → 00:23:13]

**Céline** : À propos de cette idée d'écrire à la main versus écrire à l'ordinateur dans les ateliers, ce qui se passe aussi c'est qu'il y a beaucoup de discussions de groupe, de conversations qui mènent exactement à cette même ouverture. C'est qu'au lieu d'être dans l'écriture et d'essayer de faire des phrases parfaites, on est dans la conversation. Notre objectif c'est de communiquer une idée, peut-être en sacrifiant la forme sur le fond, et du coup, il se crée de l'écriture orale, des idées émergent. Et c'est beaucoup plus facile d'écrire un texte quand on peut en discuter avec d'autres personnes avant.

[00:23:15 → 00:25:29]

**Emmanuelle** : Oui, je suis vraiment d'accord avec ce que tu viens de dire, Céline. Une autre raison que je n'ai pas mentionné... pourquoi j'avais invité les participant-es à utiliser le papier et le crayon, c'était pour spatialiser l'écriture, pour être capable de lui donner une forme plus matérielle avant de passer à une forme de texte au long.

Une autre manière qu'on a eu d'activer cette idée-là c'est qu'on a créé en groupe une carte mentale, une carte heuristique, sur l'exposition. On a travaillé avec des *post-it* et des grands papiers sur lesquels tout le monde pouvait écrire. Ça donnait vraiment cette spatialisation de l'écriture, qui nous permet de faire des liens entre des idées puis de voir un peu la forme qu'on a envie de donner à un texte.

Je ne sais pas si ça vous arrive des fois, mais moi avant de commencer à écrire un texte je fais souvent ces exercices de carte mentale. C'est comme si ça me permet de visualiser une forme que je vais donner au texte, c'est un peu abstrait mais ça guide mon écriture. Par exemple, ça peut être une forme en entonnoir, ça peut être une forme en spirale, ça peut

être quelque chose qui va revenir sur soi-même. Puis on dirait que je garde un peu ce motif-là, des fois ça m'aide à guider la forme que je vais donner au texte. J'ai essayé de donner ces trucs-là ou ces méthodes-là aux personnes qui participaient à l'atelier juste pour les sortir du fameux plan détaillé 1.1; 1.1.1 et se sortir de ce carcan-là.

[00:25:29 → 00:26:32]

**Céline** : Je trouve ça super intéressant cette idée de la spatialisation de l'écriture. Je ne crois pas que j'aborde l'écriture de cette manière-là, mais d'une certaine façon... ça me faisait penser au fait que quand je suis bloquée, moi, je vais m'enregistrer avec mon téléphone en imaginant que j'explique l'exposition ou l'œuvre à une amie et ensuite je vais retaper mon verbatim. C'est un peu pénible parce que je suis obligée de m'écouter parler [rires] mais après j'ai quelque chose... Je sais pas si on peut parler de spatialisation, mais il y a cette forme qu'a prise l'écriture pendant l'enregistrement sans que j'y pense et ça devient beaucoup plus facile ensuite pour organiser mon texte.

[00:26:33 → 00:27:25]

**Elise Anne** : C'est intéressant ce que vous nommez là, ce qui faisait aussi partie de la réflexion de se retrouver aujourd'hui à l'oral plutôt que d'emprunter la forme écrite... pour justement aussi démontrer ou explorer que la réflexion et le discours critique peut aussi prendre une forme orale. Évidemment là vous parlez d'utiliser l'oralité pour activer l'écriture mais c'est quand même intéressant de voir comment on peut utiliser d'autres formes pour y arriver.

J'ai envie de vous demander, même si vous le mentionniez déjà un peu – comment vous avez envisagé l'accompagnement d'auteur-rices qui expérimentent et explorent des formes d'écritures dans les ateliers de groupe mais aussi dans les accompagnements individuels... c'est quoi pour vous la pertinence de développer des occasions de mentorat tant en groupe qu'en individuel ? Est-ce que ça vient aussi interroger ou impacter vos propres pratiques d'être dans une relation de mentorat ?

[00:27:58 → 00:31:35]

**Céline** : J'ai l'impression que pour moi il y a déjà un parallèle à faire entre les ateliers d'écriture et le mentorat, dans le sens où dans les deux cas, ce qui est central, c'est la place de la conversation, le fait qu'on n'est pas seul-e face à une exposition ou face à des œuvres mais qu'on a une expérience collective et on peut – je ne sais pas si c'est un dialogue socratique mais, il y a la relation et la possibilité de prendre le temps de partager nos observations pour petit à petit passer peut-être d'une réaction très intuitive “j'aime, j'aime pas” à une compréhension des œuvres et de ce qu'elles provoquent en nous. Je trouve que ça, pour moi, c'était quelque chose qui s'est déployé autant dans les ateliers que dans le mentorat. C'est assez fascinant de voir qu'en fait, écrire c'est surtout être curieux-se et être patient-e, j'ai l'impression, et ensuite l'écriture émerge.

Après, pour ce qui est plus particulièrement du mentorat, j'ai eu l'impression que j'étais aussi nerveuse, voire plus nerveuse, que les mentoré-es au début. Je me suis rendue compte que souvent, quand j'écris, je ne prends pas le temps de comprendre ce qui se passe, *comment* j'écris. Puis le mentorat m'a forcé à m'arrêter sur mon processus pour comprendre comment je dépasse mes blocages et ensuite pouvoir aider les mentoré-es et leur proposer des petits trucs, en tout cas essayer de leur proposer des petits trucs – parce qu'on découvre aussi

dans le mentorat qu'on est quand même pas mal à égalité entre mentoré-es et mentores devant l'écriture. On a beau avoir des petites stratégies, on fait quand même souvent face à la procrastination, au blocage, au sentiment d'imposture, etc.

C'était super super intéressant de voir leur processus de création et d'essayer de les accompagner là-dedans. Ce qui a été un gros défi ou qui a été angoissant pour moi, c'est de trouver, et je sais pas si je l'ai trouvé, mais en tout cas de chercher le bon équilibre entre leur offrir un encadrement qui leur apporte quelque chose en m'appuyant sur mon expérience, et en même temps leur laisser l'espace de trouver leur propre voie et essayer de pas écraser l'émergence de leur voix ou leur style sous mes préférences stylistiques, mes sensibilités, etc. Ouais, à chaque rencontre je réinterrogeais cette question-là et la place que je devais avoir.

[00:31:35 → 00:36:23]

**eunice** : De mon côté, ce que j'ai particulièrement aimé avec l'atelier c'était que, puisque tout le monde faisait les mêmes exercices autour de la même exposition, ça donnait vraiment un espace neutre où tout le monde partait du même point. On pouvait à ce moment-là jouer avec l'écriture elle-même plutôt que l'écriture artistique, bien qu'évidemment on faisait une écriture artistique parce qu'on parlait d'une exposition spécifique.

Ce que j'ai aimé avec l'atelier, c'était qu'à cause du temps qu'on avait puis aussi la quantité de personnes qu'il y avait, après chaque exercice les gens devaient lire ce qu'ils avaient écrit. C'était de montrer qu'il y avait autant de styles d'écriture différents que de personnes autour de la table. Je voulais aussi que les gens entendent les autres possibilités qui leur étaient offertes.

Un des exercices que j'ai fait faire pour commencer l'atelier, je disais aux gens de se présenter et d'expliquer leur relation avec l'écriture, puis de nommer un fait divers sur eux, donc quelque chose qui était très aléatoire – puis au dernier exercice, les gens devaient écrire sur l'exposition à travers cet intérêt-là. Une des personnes était fan de la série *The Real Housewives*. Je ne sais pas s'il y a une version française de cette émission-là, mais dans le fond, lui, quand il a parlé de l'exposition, il faisait un dialogue entre deux *housewives* qui faisaient un peu de potinage puis qui disaient « –oh oui, moi j'ai remarqué ça. –mais moi je regardais plus attentivement que toi fait que j'ai vu ça. » Les gens ont compris qu'il y a plusieurs façons d'écrire à propos de l'art mais aussi d'en parler. À partir de ces exercices-là, à partir de cette possibilité de voir les différents styles d'écriture, je souhaitais donner aux gens la confiance d'oser prendre un autre ton, de se dire « c'est de cette façon dont j'avais envie de parler ».

Avec la partie mentorat, je pouvais amener ça. Quand les auteur-rices proposaient leur texte je faisais vraiment des suggestions, beaucoup de mes commentaires c'était des questions. Plutôt que des commentaires du genre « il faut que tu fasses ci, il faut que tu fasses ça », c'est plutôt « est-ce que t'as pensé à ci, est-ce qu'il y a ça qui t'intéresse, je me rappelle qu'à l'atelier t'avais dit ça, est-ce que tu veux chercher quelque chose de plus ». Moi j'étais vraiment là comme un genre de tuteur qui fait que la plante puisse pousser là où elle était, avec moi qui étais là pour la guider.

Ce que ça a donné à ma propre écriture... tout comme toi Céline, j'avais une certaine nervosité à préparer l'atelier puis à le donner, parce que j'ai toujours cette question de « est-ce que j'ai l'autorité pour faire ce genre de travail ». Ça m'a confirmé qu'il n'y a pas qu'une voie pour arriver à ce point-là. Il y a beaucoup de personnes qui me disaient « oui, mais t'sé, moi j'ai pas la formation pour le faire ». Moi j'ai fait une maîtrise en histoire de l'art puis t'as pas une formation pour faire de l'écriture artistique, t'es comme un peu forcée à écrire des essais mais ce n'est pas nécessairement ce style-là qui va se retrouver dans des publications... Donc j'essayais vraiment de faire comprendre aux gens que je n'ai pas *plus* cette formation-là, mais que j'ai eu des opportunités d'écrire continuellement. J'essayais vraiment d'amener cette envie d'écrire pour qu'après l'atelier les gens aient encore envie d'écrire sur l'art, même si le but c'est pas nécessairement de le publier. Parce que ça nous nourrit aussi, d'inclure des conversations sur les arts dans nos conversations de tous les jours.

Faire les ateliers ensemble, ça a vraiment rendu la structure beaucoup plus horizontale ; même si j'étais la personne qui devait guider, je sentais que j'apprenais tout autant que les personnes que j'accompagnais.

[00:36:24 → 00:41:03]

**Emmanuelle** : Moi je vais me permettre d'apporter un grain de sel à tout ça. De toute façon, je pense que vous l'avez quand même évoqué... les ateliers et le mentorat, je pense que ça permettait vraiment d'ouvrir un espace avec beaucoup, beaucoup de liberté. Parce que il n'y avait pas une exigence en bout de piste qui était déjà préformatée comme c'est le cas pour des revues ou pour certains types de publications. Donc, ça nous a permis d'aller explorer des formes qui sont vraiment en dehors d'un cadre plus conventionnel puis de vraiment, comme vous l'avez mentionné, de guider les personnes à travers la recherche de leur propre voix puis de leur propre style, ce qu'elles veulent exploiter, développer... mais il reste que ça, c'est quand même une bulle un peu idéale.

Nous, venant du contexte québécois, on a quand même déjà beaucoup plus d'opportunités de publier de toutes sortes de façons, puis le réseau francophone est plus établi, donc je pense que ça permet quand même d'aller sortir des sentiers battus d'une façon peut-être plus accessible que dans des contextes de francophonie minoritaire. Donc moi, ce que j'ai senti aussi à travers les ateliers et à travers le mentorat, c'est que il y a certaines personnes qui se disaient « bien tu sais, je suis vraiment, vraiment content d'avoir eu cet espace-là puis cette opportunité-là, mais je suis quand même conscient que dans la vie professionnelle, c'est pas nécessairement si facile de retrouver ce contexte-là ». Je pense qu'il fallait un peu garder ça en tête comme mentore, parce que nous on arrive avec notre propre contexte, notre propre bagage, mais ce n'est pas la même chose ailleurs dans les communautés francophones au Canada.

Ça ne remet pas en question la pertinence de tenir ces ateliers-là, pas du tout, parce que justement ça donne un peu comme une bouffée d'air, un peu de d'oxygène. Je pense que certaines façons d'écrire qui sont plus artistiques peuvent quand même nourrir un texte qui en bout de ligne va être un peu plus académique ou analytique. Des fois il faut faire ces détours-là pour en arriver à une analyse un petit peu plus formelle.

Je pense que moi, ce que ça m'a apporté cette expérience-là, c'est justement de prendre conscience aussi du contexte dans lequel je travaille au Québec, puis de voir comment ça peut être vraiment différent dans d'autres milieux.

Sinon, clairement, la question d'horizontalité s'est reflétée aussi dans les ateliers pour moi puis dans le mentorat. Les personnes qui ont décidé de participer à ces exercices se mettaient dans une forme de vulnérabilité. Tu sais, de partager ton processus avec quelqu'un pendant que t'es en train de le faire, c'est vraiment pas évident – avec des personnes que tu ne connais pas, en groupe ou en individuel, ça peut être un défi. Ça leur demandait beaucoup de courage – moi j'ai mis les participant-es dans des situations où je n'aurais probablement pas cherché à être moi-même, donc je les ai trouvés vraiment courageux-ses de se lancer.

Ça m'a appris moi-même à me... je pense que des fois c'est plus facile de dire aux autres de prendre des risques que nous-mêmes se dire « ok, mais est-ce que je le fais, moi aussi, dans tous mes projets ? est-ce que je prends cette part de risque-là ou est-ce que je me l'accorde cette liberté-là ? » Ça nous ramène à notre propre processus à travers ça aussi.

[00:41:03 → 00:42:22]

**eunice** : Un truc que tu mentionnais, Emmanuelle, par rapport à la bulle idéale – t'as tout à fait raison, parce que souvent dans les ateliers quand j'expliquais les différents textes sur lesquels j'ai travaillé, puis qu'est-ce qui m'a amené à avoir une écriture un peu plus créative, je remarquais quand même que les revues qui m'ont laissé l'espace pour le faire étaient des publications qui étaient anglophones. J'ai vraiment profité du fait qu'il y avait, au bout du mentorat, une publication, pour leur dire de profiter de cette opportunité qu'on a pour faire que cette publication-là soit un exemple pour la francophonie. Dans le fond, je me suis laissée aller à créer cet idéalisme parce qu'on pouvait le faire, ça n'allait pas rester dans l'atelier puis ça n'allait pas rester quelque chose d'intime parce qu'il y avait quelque chose au bout.

Mais t'as tout à fait raison, je me rendais compte que si je faisais le même atelier à Montréal avec par exemple des étudiants de maîtrise, je ne pourrais pas faire la même chose parce que tout le monde à la fin leur question serait « ok, mais là, si je veux écrire dans esse qu'est-ce que je fais ? » tandis que mon atelier n'aurait pas rapport avec ça, tu vois...

[00:42:24 → 00:44:34]

**Céline** : Oui, je suis vraiment d'accord avec vous, j'ai l'impression que cette bulle-là, peut-être à une autre échelle, existe aussi au Québec et à Montréal. C'est quand même très difficile de trouver des espaces qui accueillent des textes un peu plus hybrides, un peu plus ouverts, et puis souvent il faut les créer, les produire ces espaces-là qui n'existent pas. Ça aussi c'était une question qui revenait souvent justement dans les mentorats : où est-ce que je peux diffuser ces textes-là ? C'est sûr qu'après il y a aussi : où est-ce que je peux diffuser ces textes-là et être rémunéré... et là c'est encore plus complexe.

Pour la diffusion, ça peut être déjà dans des dialogues. Je trouve que, par exemple, le texte d'exposition, c'est quand même souvent un espace beaucoup moins formaté qui peut exister à l'intérieur d'une communauté. Justement, moi, ça m'est souvent arrivé que ce soit des artistes avec qui j'ai déjà des affinités qui me proposent un texte, qui connaissent mon style,

donc je sais que je peux prendre des libertés pour qu'il y ait vraiment une rencontre entre mon langage et le langage de l'artiste et non pas que j'écrive sur son travail.

J'ai l'impression qu'il y a aussi le devoir pour nous d'inventer ces espaces-là parce que si on attend après les revues, on va attendre longtemps. Souvent je me pose la question, je me dis « wow, qu'est-ce que ça aurait comme impact sur le milieu artistique ? est-ce que ça changerait le milieu artistique, si les revues accueilleraient des textes moins formatés ? » Ouais, j'imagine que oui...

[00:44:35 → 00:46:44]

**Emmanuelle** : Je veux juste rebondir sur quelque chose que t'as dit, que parfois tes textes viennent d'une invitation d'un-e artiste avec qui t'as déjà collaboré... Je pense que c'est quelque chose qu'on a en commun toutes les trois, puis qu'on a voulu transmettre à travers nos ateliers : l'importance de ne pas avoir peur d'être en dialogue ou en conversation avec les artistes.

Dans une formation, par exemple en histoire de l'art, on peut avoir l'impression qu'il faut toujours garder une certaine distance critique. En même temps, on travaille dans des milieux qui sont quand même assez petits, on se connaît beaucoup, on se côtoie. Je trouve ça étrange de ne pas chercher justement à créer ces liens-là, de ne pas profiter du fait que les artistes, les commissaires, c'est des personnes accessibles qui circulent à travers le circuit. Pourquoi ne pas profiter de ça puis se parler sur une base régulière ou de façon plus incarnée, plus profonde.

Moi, j'ai beaucoup encouragé les personnes qui participaient à entrer en contact avec les artistes, pas nécessairement pour leur faire lire les textes au tout début du processus, mais d'être vraiment dans une conversation. Ça peut passer par la correspondance, ça c'est une forme, passer du temps dans l'atelier, faire des visites d'atelier puis arriver à une visite avec des questions spécifiques sur une œuvre pour faire parler les artistes puis les mettre vraiment dans cet esprit de partage. On n'est pas à New York, on n'est pas dans un gros marché où est-ce que c'est difficile d'entrer en contact avec les gens – il faut cultiver ça.

[00:46:45 → 00:48:39]

**Elise Anne** : Vous nommez déjà des choses que je trouve super intéressantes puis qui nous amènent dans cette réflexion-là : selon le contexte, quelle place l'écriture peut-elle prendre ? C'est bien de reconnaître que les opportunités ne sont pas les mêmes au sein de la francophonie en situation minoritaire, mais aussi de mener à déconstruire que la voie de la formation en histoire de l'art n'est pas la seule pour entrer en relation avec l'écriture.

Puis, tant mieux si justement la bulle qu'on crée avec Alentour, si elle peut créer d'autres bulles ou amener à offrir à plusieurs lectorats différents types d'écriture, c'est certainement quelque chose qu'on souhaite. C'est sûr aussi que c'est presque à partir d'une nécessité pour nous, puisque des formations en histoire de l'art en français, il n'y en a aucune au Canada à l'extérieur du Québec. Justement le projet Alentour a montré un certain engouement, beaucoup d'intérêt pour l'écriture, même si les gens n'ont pas accès à cette formation-là, de créer cette bulle-là, de créer cet espace-là, visiblement on a eu dans la première phase presque une quarantaine de participant-es, donc il y a certainement quelque chose qui se passe, il y a un intérêt.

J'aurais envie de vous entendre sur l'importance du rôle de l'écriture : pourquoi c'est important d'écrire, de produire du discours critique en relation avec les œuvres, avec les pratiques, que ce soit une forme plus hybride, plus créative, ou plus classique, plus formelle... Dans un sens comme dans l'autre, pourquoi c'est important, à votre avis ?

[00:48:41 → 00:52:12]

**eunice** : Je vais répondre à ta question, mais avant il y avait quelque chose que j'avais oublié de mentionner un peu plus tôt. C'était le fait que, dans les ateliers, comme moi je suis allée à Winnipeg, les personnes qui sont venues à l'atelier ont aussi voyagé de différents endroits. Ça, je salue vraiment grandement parce que j'ai eu deux personnes dans mon atelier qui se connaissaient super bien mais qui ne se voyaient pas souvent parce qu'ils habitaient dans la même province mais pas proches. Pendant l'atelier, ils étaient assis côte à côte, ils se montraient leurs affaires, puis tu sentais qu'ils étaient super excités de non seulement se retrouver mais de se retrouver dans ce contexte-là. Ils étaient amis, mais ils avaient aussi leurs personnalités professionnelles qui pouvaient vraiment s'amuser puis avoir des étincelles à cet endroit-là puis tout le monde voulait apprendre à les connaître. Ça a amené un autre genre de complicité pendant l'atelier, ça c'est quelque chose que je voulais définitivement saluer.

Pour répondre à la question par rapport à l'apport de l'écriture puis du discours critique, la façon que j'y réfléchis souvent c'est qu'on se rappelle tous d'une époque où il y avait plus d'options pour tout ce qu'on expérimentait, il y avait la grande épicerie, il y avait la petite épicerie du coin, il y avait un petit marché, il y avait plusieurs façons d'aller faire son épicerie, mettons. Tandis que maintenant, toutes les épiceries deviennent des maxis. [rires] Pour moi, le rôle de l'écriture critique c'est ça, c'est que ça offre plus de manières de voir les choses, de manières d'appréhender les choses, connaître plus d'artistes aussi... plus t'écrits, plus tu dois développer ton écriture. Tu ne peux pas toujours parler des mêmes personnes et des mêmes sujets, ça t'amène à ouvrir le champ de connaissances de ton milieu.

Ça fait que les personnes du public ou les personnes qui ne font pas partie du milieu, elles y ont davantage accès, parce que ça fait de plus en plus partie de leur environnement. Ça sort l'écriture artistique ou l'art visuel en général d'un groupe sélect. J'ai constaté dans les ateliers que l'hésitation d'écrire par rapport aux arts, c'est que tu sens que c'est pas nécessaire, ou que les gens en ont moins besoin, ou que c'est quand même un peu niche, les gens vont pas nécessairement comprendre la pertinence de ce genre de travail ou des pratiques artistiques ou même juste de d'offrir une qualité de vie normale à un artiste.

Je trouve que l'écriture artistique permet de renforcer tellement de choses qui vont au-delà du milieu artistique. Là, je me dis, plus t'écrits sur les arts, plus il y a de personnes qui écrivent sur les arts, plus il y a d'endroits pour écrire sur les arts, à un moment donné, ça va devenir un peu anodin, tu sais...

[00:52:12 → 00:53:36]

**Emmanuelle** : Je pense que c'est super important que ce que tu soulignes eunice, l'ouverture vers l'extérieur... puis parallèlement à ça, je pense qu'il y a aussi l'impact plus interne, c'est-à-dire quand on a une démarche d'écriture au sujet d'un-e artiste, d'une exposition, d'une œuvre, ça peut aussi faire cheminer la réflexion de l'artiste sur son propre

travail, parce que justement quand on a on a une approche dans la conversation, dans le dialogue, ça veut dire qu'on va passer du temps à discuter avec l'artiste.

Moi, ce que j'ai vu parfois, puis la même chose dans le dans le rôle de commissaire, c'est que ça amène un autre point de vue, ça fait changer un petit peu les perspectives sur un objet ou une œuvre sur laquelle la personne peut travailler depuis super longtemps, puis là ça amène comme une autre façon d'aborder le travail. Ça a un impact micro et macro, c'est vraiment les deux en même temps. Autant tu peux avoir un impact vraiment sur une personne dans sa pratique, que sur le rayonnement puis sur sortir d'un milieu un peu plus fermé.

[00:53:37 → 00:55:10]

**Céline** : Moi aussi j'ai l'impression que le rôle de l'écriture critique dans une relation avec l'artiste c'est parfois d'aider l'artiste à comprendre ce qu'il ou elle est en train de faire en étant exposé à un discours qui se fabrique avec lui ou elle. Ça, je trouve que c'est toujours très intéressant. En reprenant ma casquette d'artiste, c'est con, mais pour les artistes c'est vraiment précieux d'avoir des textes qui permettent de prolonger la durée de vie d'un travail sur lequel souvent on travaille pendant des mois, des années avant que ce soit exposé, pour une durée de vie quand même assez limitée – en moyenne c'est deux mois, parfois moins. Encore plus quand le travail est exposé dans des lieux qui sont éloignés des grands centres urbains, où le nombre de visiteur-euses est restreint. Le texte permet d'étendre un peu la portée du travail des artistes, et ça, c'est toujours un cadeau énorme qu'on reçoit quand on est artiste.

[00:55:10 → 00:55:41]

**Elise Anne** : Puis sinon, est-ce que, selon vous, il y a des mythes à déconstruire ? Comment vous vous approchez l'écriture, qu'est-ce qui fait que vous choisissiez d'écrire sur quelque chose ou est-ce que vous avez des trucs... J'ai envie de vous entendre : quelles sont les barrières que vous souhaiteriez déconstruire, puis comment vous les surmontez pour vous lancer dans l'écriture ?

[00:55:41 → 00:56:43]

**Céline** : Ça va vraiment pas être une surprise que je dise ça, mais pour moi un mythe à déconstruire c'est l'idée qu'un bon texte est forcément un texte objectif, académique ou écrit depuis un point de vue neutre, ou écrit forcément à la troisième personne. Je pense qu'on peut écrire des textes très solides théoriquement ou politiquement en partant de sa subjectivité. C'était quelque chose dans les mentorats qui est souvent revenu dans les premières étapes des textes. Souvent je demandais aux participant-es de me préciser qui parle dans ce texte, depuis quelle place. C'est des questions qui sont vraiment importantes pour moi, puis après l'auteur-riche peut décider ou pas de laisser la réponse à cette question-là dans le texte. En tout cas, ça me semble important qu'on soit capable d'y répondre au moins pour nous-mêmes quand on écrit.

[00:56:43 → 00:57:35]

**eunice** : Pour moi, le mythe c'est l'idée qu'il faut avoir une formation pour bien écrire. Ça c'est vraiment quelque chose que j'ai, dans mes ateliers puis dans mon mentorat, essayé de “debunk”, de démentir, parce que dans la francophonie il n'y a pas ce genre de formation, mais il y a des textes en français qui s'écrivent et qui doivent continuer de s'écrire. Sinon, je

suis tout à fait d'accord avec toi Céline, c'est aussi quelque chose que j'ai essayé de pousser dans l'atelier, de pouvoir écrire selon sa subjectivité sans parler de soi puis ça va faire que le texte il va être solide, je suis contente que tu l'aies mentionné.

[00:57:36 → 00:59:28]

**Emmanuelle** : J'abonde dans le même sens, mais j'ajoute aussi au sujet des mythes ou des obstacles à dépasser, que pour se lancer dans l'écriture sur un sujet, ce n'est pas nécessaire d'avoir l'impression de connaître déjà les réponses.

La façon que j'ai de choisir un sujet ou quelque chose sur quoi j'ai envie d'écrire, c'est souvent parce que ça me pose plein de questions auxquelles je ne sais pas comment répondre. J'ai envie d'explorer ça. Aussi de défaire – puis c'est la même chose pour les artistes, on peut être identifié à une certaine ligne de pensée ou certains sujets précis, comme autrice on peut ressentir une certaine attente extérieure que « ah ben, cette personne-là, elle écrit sur ces sujets-là, ces enjeux-là, ces types de pratiques-là », mais je pense qu'il faut pas avoir peur de sortir de ça.

C'est sûr que ça comporte d'autres enjeux. Un moment donné, quelqu'un m'a dit récemment « je suis pas sûre de comprendre où tu t'en vas », [rires] puis j'ai posé la question « mais est-ce que c'est vraiment nécessaire que tu saches où je m'en vais parce que moi-même je le sais pas nécessairement... ». Je pense que oui, on peut avoir une certaine trajectoire, une certaine cohérence dans ce qu'on fait, mais il ne faut pas avoir peur de faire un petit pas de côté parce que ça va ouvrir les perspectives de tout le monde par rapport à ça.

[00:59:28 → 01:00:48]

**Céline** : C'est drôle, je t'écoute Emmanuelle et je me dis que je suis la première à justement hésiter à sortir de ma zone de confort et que je vais avoir tendance à privilégier d'écrire en relation avec des pratiques que je connais déjà ou avec lesquelles je partage déjà des sensibilités ou dont je connais l'histoire. Je me rends compte que je prêche pour quelque chose que j'ai du mal à m'appliquer à moi-même et je pense aussi dans un rapport de – je sais pas si loyauté c'est le bon mot – mais de responsabilité envers l'artiste où j'ai souvent peur de ne pas être la bonne personne pour commenter ou mettre en valeur son travail, surtout si c'est un travail que j'admire, ou de pas être assez équipée pour bien en parler... C'est intéressant, c'est ça, tu me renvoyais à mes propres mécanismes d'autocensure.

[01:00:48 → 01:00:51]

**Emmanuelle** : Ah mais, je ne dis pas que j'en n'ai pas aussi. [rires]

[01:00:51 → 01:02:43]

**Elise Anne** : C'est justement ce qui est intéressant de vous entendre, c'est de voir que peu importe notre cheminement ou notre développement professionnel par rapport à l'écriture, il y a toujours une part de doute ou de réflexion qui reste. Pour avoir souvent entendu les commentaires de personnes au sein des communautés francophones en situation minoritaire, on sait qu'il peut avoir beaucoup d'insécurité linguistique puis on peut se mettre un frein à partir de ça, alors que je pense que l'écriture ça demeure quelque chose qui est toujours assez vulnérabilisant mais qu'on peut justement trouver des astuces ou des

manières de se mettre en danger ou de sortir de sa zone de confort même si ça reste toujours un défi. Il y a certainement beaucoup à gagner, à oser et à essayer.

Sur ce, j'aurais envie de vous remercier chaleureusement de nous avoir partagé vos réflexions aujourd'hui, c'est vraiment apprécié. Je pense que vous avez appris à connaître des gens de partout au pays à travers l'expérience puis que ce sont des liens qui vont se poursuivre.

Nous à l'AGAVF, le grand chantier de contribuer au développement professionnel ou de développer des occasions d'écriture, ce n'est qu'un début. Il y aura donc certainement d'autres occasions, et on a le désir d'y travailler, de les chercher puis de les créer, et on a maintenant assurément trois grandes alliées avec nous dans ce grand projet donc je vous remercie encore une fois. Merci !

[01:02:43 → 01:02:45]

**Toutes** : Merci à vous, merci ! Merci !

[outro musicale]